

Prologue

Au milieu des roses

17 juillet 2008 – Mumbai

Minuit approche. La femme unijambiste est grièvement brûlée et la police est en route pour chercher Abdul et son père. Les parents d'Abdul prennent une décision avec une économie de mots peu coutumière. Le père, malade, attendra dans la baraque au toit de tôle où onze personnes vivent parmi les déchets à recycler. Il se laissera arrêter sans protester. Abdul, seul à subvenir aux besoins de la famille, est celui qui doit fuir.

Comme d'habitude, on ne lui a pas demandé son avis. La panique lui paralyse le cerveau. Il a seize ans, ou peut-être dix-neuf – ses parents sont fâchés avec les dates. Allah, dans Sa sagesse impénétrable, l'a fait petit, sec et nerveux. Un froussard : Abdul se définit comme tel. Comment faire pour échapper à la police, il n'en a aucune idée. Tout ce qu'il connaît, lui, ce sont les ordures. Aussi loin que remontent ses souvenirs, chaque matin, dès l'aube, il achète et trie les rebuts des riches, pour les revendre aux recycleurs.

Abdul comprend qu'il doit disparaître, son imagination ne va pas plus loin. Il est parti de chez lui en courant, mais a

ANNAWADI

vite fait demi-tour. La seule cachette envisageable, c'est son tas de déchets.

Il entrebâille la porte et jette un coup d'œil au-dehors. La cahute familiale est imbriquée dans une rangée de baraques de fortune adossées les unes aux autres ; juste à côté, la remise branlante où il entrepose son stock. L'atteindre sans être vu privera ses voisins du plaisir de le livrer aux flics.

Il n'aime pas la lune : pleine, ronde, stupide, elle illumine le terrain poussiéreux devant chez lui. En face, il aperçoit les bicoques où vivent une vingtaine d'autres familles. Abdul craint de ne pas être le seul à scruter la nuit derrière une porte de contreplaqué. Dans le bidonville, certains voient ses parents d'un sale œil – toujours le vieux contentieux religieux entre hindous et musulmans. D'autres les jalourent pour un motif plus récent et prosaïque : l'argent. En triant les détritiques, activité jugée méprisante par beaucoup d'Indiens, Abdul est parvenu à hisser sa grande famille à un niveau de vie à peu près convenable.

Le terrain vague est silencieux – anormalement silencieux. La nuit, cette espèce de plage boueuse bordant le lac d'eaux usées qui marque la limite est du bidonville devient le théâtre d'une vraie pagaille. Les gens s'y disputent, cuisinent, flirtent, se baignent, gardent leurs chèvres, jouent au cricket, font la queue au robinet d'eau potable. Des hommes attendent leur tour devant un petit bordel, ou ronflent en cuvant le tord-boyaux servi deux baraques plus loin. Il n'y a que ce terrain, le *maidan*, où évacuer la tension qui monte des taudis surpeuplés. Mais ce soir, après la bagarre et la vue de la femme appelée Une Jambe en train de brûler, les gens se sont retranchés chez eux.

Au milieu des cochons sauvages, des buffles et de quelques poivrots ventripotents, la seule présence vigilante est celle d'Adarsh, un petit Népalais imperturbable, assis les

PROLOGUE

bras autour des genoux, dans une brume bleuâtre et pailletée – le reflet sur le lac de l’enseigne au néon d’un grand hôtel voisin. Que le gamin le voie aller se cacher ne dérange pas Abdul. Adarsh n’espionne pas pour la police. Il aime juste s’attarder dehors, pour éviter les colères nocturnes de sa mère.

Le moment est propice. Abdul fonce dans sa remise et referme la porte derrière lui. À l’intérieur, un noir d’encre, un grouillement de rats et, pourtant, une sensation de soulagement. Son entrepôt, dix mètres carrés où s’empilent jusqu’au toit tous les objets du monde qu’Abdul sait manipuler. Bouteilles d’eau et de whisky vides, journaux moisissés, applicateurs de tampons hygiéniques et cotons-tiges usagés, papier d’aluminium, parapluies réduits en charpie par la mousson, vieux lacets de chaussures, rubans de cassettes entortillés, boîtes en plastique ayant naguère contenu des imitations de poupées Barbie. Quelque part dans la pénombre, gît une Berbee ou une Barblie, estropiée au cours d’une des cruelles expériences auxquelles les enfants gâtés soumettent les jouets dont ils ne veulent plus. Au fil des ans, Abdul a appris à réduire au maximum tout ce qui peut le distraire de son travail. Ce genre de poupées, il les glisse dans sa pile de déchets plastique, les seins tournés vers le bas.

Éviter les ennuis. C’est ainsi que fonctionne Abdul Hakim Husain, selon un principe si bien établi qu’il paraît avoir modelé son aspect physique. Yeux caves, joues creuses, corps malingre, dos voûté – le genre à se faire tout petit pour passer inaperçu dans les venelles grouillantes du bidonville. Tout en lui semble rétréci, à l’exception de ses oreilles décollées et de ses cheveux, qui vrillent vers le haut comme ceux d’une fille, chaque fois qu’il essuie son front en sueur.

ANNAWADI

Une présence discrète et transparente est un atout à Annawadi, trop-plein boueux incrusté dans le centre prospère de la banlieue ouest de Mumbai, la capitale financière de l'Inde. Trois mille personnes entassées dans trois cent trente-cinq bicoques, ou sur leurs toits. Un va-et-vient incessant de migrants venus de toute la péninsule – en majorité des hindous, castes et sous-castes confondues. Abdul, qui fait partie de la trentaine de familles musulmanes du bidonville, se perd dans les croyances et les cultures de ses voisins. Pour lui, Annawadi est juste un endroit truffé de conflits, anciens ou récents, dans lesquels il ne veut surtout pas prendre parti. Car Annawadi est l'emplacement idéal pour celui qui trie les ordures des riches.

Abdul et ses voisins squattent un terrain appartenant aux autorités aéroportuaires. Seule une artère bordée de cocotiers sépare le bidonville de l'entrée du terminal international. Destinés à accueillir les clients de l'aéroport, cinq hôtels de luxe encerclent Annawadi, quatre mégalithes de marbre et un immense *Hyatt* de verre bleuté du haut duquel les bidonvilles semblent de petits villages qu'on aurait largués du ciel entre les interstices de cette élégante modernité.

Comme le dit Mirchi, le jeune frère d'Abdul, « tout autour de nous, il y a des roses. Et nous, on est la merde en plein milieu. »

En ce début de siècle où l'économie indienne décolle plus vite que n'importe quelle autre, excepté celle de la Chine, des blocs d'immeubles roses et des tours de verre ont jailli près de l'aéroport international. Une entreprise s'est trouvé un nom tout simple : « More ». Davantage de grues pour bâtir davantage d'immeubles, dont le plus élevé gêne désormais l'atterrissage d'avions toujours plus nombreux. C'est une course d'obstacles invisible, stimulée par la prospérité

PROLOGUE

de Mumbai-la-riche, qui déverse sur les bidonvilles une manne de ressources potentielles.

Chaque matin, des milliers de pilleurs de poubelles se déploient dans la zone de l'aéroport, en quête de tous les excédents vendables – quelques kilos parmi les huit mille tonnes de déchets quotidiens produits par la mégapole. Ils plongent sur chaque paquet de cigarettes jeté des véhicules aux vitres teintées. Ils explorent les buses d'égout, écument les conteneurs à la recherche de bouteilles d'eau et de canettes de bière vides. Chaque soir, ils reprennent le chemin du bidonville, le dos chargé de sacs de jute bourrés de détritrus, telle une procession de Pères Noël aux dents abîmées, occupés à estimer le contenu de leur hotte.

Abdul les attend derrière sa balance rouillée. Dans la hiérarchie du business des ordures, l'adolescent se situe un cran au-dessus des récupérateurs : en bon négociant, il évalue et achète le fruit de leurs trouvailles du jour. Sa part de profit vient de la vente en gros des déchets à de petites unités de recyclage situées à quelques kilomètres.

La mère d'Abdul est la marchandeuse de la famille, abreuvent d'insultes les ramasseurs qui osent trop demander. De la bouche d'Abdul, au contraire, les mots s'échappent avec difficulté, avec lenteur. Lui, sa spécialité, c'est le tri – un processus capital et astreignant qui consiste, avant de les vendre, à classer les déchets dans l'une des soixantaines de catégories de papier, de plastique et de métal.

Abdul travaille vite. Depuis qu'il a six ans, il trie les ordures. Il a dû prendre la relève du père, dont les poumons sont rongés par la tuberculose et par toutes les saloperies qu'il a respirées. Abdul a développé sa dextérité en travaillant.

« De toute façon, tu n'étais pas fait pour les études », lui a récemment rappelé son père. Abdul se demande s'il a assez fréquenté l'école pour que l'on puisse juger de ses

ANNAWADI

compétences scolaires. Il se revoit tout petit, assis sur un banc, dans une classe où il ne se passait pas grand-chose. Après, il n'y a eu que le travail. Un travail qui soulève tellement de poussière et de saletés que sa morve coule toute noire. Un travail encore plus fastidieux que salissant. Un travail qu'il s'attend à faire jusqu'à la fin de ses jours. La plupart du temps, cette perspective pèse sur lui comme une condamnation. Mais ce soir, alors qu'il se cache de la police, il en vient presque à l'appeler de ses vœux.

L'odeur du corps carbonisé de la voisine unijambiste est moins forte dans la remise : la puanteur des déchets y rivalise avec celle des vêtements d'Abdul, que la peur fait transpirer. Il se déshabille, cache son pantalon et sa chemise derrière un paquet de journaux soigneusement empilés.

La seule idée qui lui vient à l'esprit : grimper tout en haut de ses deux mètres cinquante de détritux enchevêtrés, puis se terrer contre le mur du fond, le plus loin possible de la porte. À la lumière du jour, il serait capable de jauger en quinze secondes la résistance de cet amoncellement habilement équilibré. Mais dans l'obscurité, malgré son agilité, un faux pas provoquerait un éboulement de bouteilles et de canettes qui ne manquerait pas de révéler sa présence à tout le voisinage, les cloisons entre les cahutes étant aussi minces que du papier à cigarette.

À la droite d'Abdul, s'élèvent des ronflements déconcertants : ceux d'un cousin récemment débarqué de son village, qui dort paisiblement, s'imaginant sans doute qu'à Mumbai, des femmes brûlent tous les jours. En se déplaçant vers la gauche, il cherche à l'aveuglette un tas de sacs bleus en polyuréthane. Des nids à poussière, ces sacs. Il déteste les trier. Mais il se souvient d'en avoir jeté des ballots sur une pile de cartons trempés – une matière idéale à escalader sans faire de bruit.

PROLOGUE

Il trouve les sacs et les cartons près de la cloison qui sépare la remise de la cahute familiale. Il se hisse dessus et attend. Les cartons s'aplatissent sous son poids, les rats dérangés se dispersent, mais aucun objet métallique ne tombe. Il s'adosse au pan de mur, en se demandant ce qu'il pourrait faire pour se sortir de là.

Quelqu'un traîne les pieds de l'autre côté de la cloison. Son père, certainement. Il doit avoir ôté son *pyjama* et enfilé sa chemise en nylon bien trop grande pour lui. Il est sans doute en train d'observer une grosse pincée de tabac au creux de sa main. Toute la soirée, il a joué avec les brins, dessinant du bout du doigt des cercles, des triangles, d'autres cercles. Ce qu'il fait toujours quand il est perdu.

Encore un peu d'escalade, quelques cliquetis malvenus, et Abdul atteint le mur de derrière. Il s'allonge. Maintenant il regrette d'avoir enlevé son pantalon. Les moustiques. L'angle aigu d'un emballage en plastique rigide s'enfonce dans sa cuisse.

L'âcre odeur de brûlé qui flotte dans l'air provient du kérosène et du caoutchouc fondu des sandales, plus que de celle de la chair. Dans les ruelles du bidonville, Abdul n'y aurait même pas prêté attention. Ça sent presque la fleur d'oranger, à côté des relents des restes avariés jetés tous les soirs par les grands hôtels, dont se repaissent trois cents cochons couverts de merde. Si Abdul a la nausée, c'est parce qu'il sait d'où, et de qui, vient cette odeur.

Il connaît Une Jambe depuis que sa famille est arrivée à Annawadi, il y a huit ans. Il ne pouvait pas faire autrement, puisque seul un drap tendu séparait leurs taudis. Même à l'époque, son odeur l'avait troublé. En dépit de sa pauvreté, Une Jambe trouve toujours le moyen de se parfumer, coquetterie que désapprouve la mère d'Abdul, qui, elle, sent le lait maternel et l'oignon frit.

ANNAWADI

Aujourd'hui encore, comme au temps du drap, Abdul pense que sa mère, Zehrunisa, a presque toujours raison sur tout. Elle est tendre avec ses enfants et joue avec eux. Son seul gros défaut, aux yeux d'Abdul, l'aîné de ses fils, est le langage de charretier qu'elle utilise pour marchander. Même si la grossièreté est d'usage dans ce genre de tractations, il a l'impression que Zehrunisa applique cette règle avec un peu trop de jubilation.

« Abruti de maquereau ! Pas plus de cervelle qu'un citron ! a-t-elle l'habitude de hurler d'un air faussement scandalisé. Tu crois que mes gosses vont crever de faim sans tes canettes ? Tiens, je devrais baisser ton froc, et découper en rondelles le peu qu'il y a dedans ! »

Drôle de façon de parler pour une musulmane élevée dans un village perdu et destinée à étouffer sous sa burqa.

Abdul se considère comme « vieux jeu, à 90 % » et n'hésite pas à censurer sa mère :

« Qu'est-ce que dirait ton père, s'il t'entendait jurer dans la rue comme ça ?

– Il serait furieux, lui a-t-elle répondu un jour, mais c'est lui qui m'a envoyée épouser un homme malade. Si j'étais restée tranquillement à la maison, comme ma mère, mes gosses auraient crevé de faim. »

Abdul n'ose pas parler tout haut du gros défaut de son père, Karam Husain : trop malade pour trier les détritrus, mais pas assez affaibli pour ne pas engrosser régulièrement sa femme. La secte Wahhabi dans laquelle il a grandi réprouve le contrôle des naissances. Résultat : dix grossesses. Neuf enfants ont survécu.

Zehrunisa se console à chaque accouchement en se disant qu'elle produit une main-d'œuvre future. Actuellement Abdul est la seule force de travail de la famille ; à chaque nouvelle naissance, il s'inquiète, commet des erreurs, paie

PROLOGUE

un prix trop élevé aux ramasseurs pour des ballots de déchets inutiles.

« Va doucement, lui a gentiment expliqué Karam. Sers-toi de ton nez, de ta langue et de tes oreilles. Pas seulement de ta balance. »

Tapoter le métal avec son ongle. Le son dira de quel métal il s'agit. Mâcher le plastique pour identifier sa teneur. S'il est dur, le casser en deux et le sentir. Une odeur « fraîche » indique un polyuréthane de bonne qualité.

Abdul a bien écouté son père. Une année, la famille a eu de quoi manger à sa faim. Une autre année, on a pu arranger la maison. On a remplacé le drap par une cloison faite de plaques d'aluminium et, plus tard, par un mur de briques de récupération. La baraque des Husain est maintenant la plus solide du voisinage. De multiples émotions le submergent quand il pense à ce mur : la fierté, la crainte que les briques soient de mauvaise qualité et qu'elles s'écroulent, un grand soulagement aussi. Une barrière de dix centimètres d'épaisseur le sépare désormais d'Une Jambe, qui reçoit ses amants pendant que son mari trie des ordures ailleurs.

Depuis quelques mois, Abdul ne la remarque que lorsqu'elle passe devant chez lui avec ses béquilles métalliques pour se rendre au marché ou aux latrines publiques. Des béquilles trop courtes, car quand elle marche, son derrière ressort, avec un dandinement comique qui fait rire tout le monde. Son rouge à lèvres provoque aussi l'hilarité. *Elle se pomponne comme ça juste pour aller s'accroupir au-dessus d'une fosse à merde?* Un jour, ses lèvres sont orange vif, le lendemain rouges violacées, comme si elle avait grimpé au jamelonier, près de l'hôtel *Leela*, pour manger ses baies violettes.

Une Jambe est hindoue. Son vrai nom, c'est Sita. Elle a la peau claire, ce qui est généralement un atout, mais son

ANNAWADI

moignon de jambe a fait chuter sa valeur marchande, au moment de la marier. Ses parents ont accepté le seul prétendant qui s'offrait à eux : pauvre, laid, travailleur, musulman, vieux – « Déjà un pied dans la tombe, mais qui d'autre aurait voulu d'elle? » avait dit un jour sa mère, avec un froncement de sourcils. Cet improbable époux l'a rebaptisée Fatima, et de ce couple mal assorti sont nées trois filles chétives. La plus malade s'est noyée dans un baquet d'eau. Fatima n'a pas paru s'en émouvoir, ce qui a fait jaser. Au bout de quelques jours, elle est sortie de sa baraque, toujours avec ce drôle de tortillement de hanches, et en regardant les hommes de ses iris dorés, sans baisser les yeux.

De l'avis d'Abdul, les habitants d'Annawadi deviennent trop exigeants, ces derniers temps. Avec l'essor économique du pays, l'acceptation traditionnelle de la place assignée à chacun par sa caste ou ses divinités cède le pas à la croyance en une seconde chance sur cette terre. Les Annawadiens envisagent désormais la possibilité d'une vie meilleure, comme si la bonne fortune était une cousine qui devait arriver dimanche, comme si l'avenir pouvait ne pas ressembler au passé.

Le jeune frère d'Abdul, Mirchi, n'a pas du tout l'intention de ramasser des ordures. Il se voit déjà travaillant dans un hôtel de luxe, en uniforme amidonné. Il a entendu parler de serveurs qui passent leur journée à piquer des cure-dents dans des morceaux de fromage et à aligner couteaux et fourchettes sur des tables. Il a envie d'un travail propre. « Regarde-moi bien, a-t-il lancé un jour à sa mère. Moi, j'aurai une salle de bains aussi grande que cette baraque! »

Raja Kamble, un videur de latrines souffreteux, rêve, lui, d'une renaissance médicale. Si on lui pose une nouvelle valve cardiaque, il pourra survivre et élever ses enfants. Meena, quinze ans, meurt d'envie de goûter à l'existence

PROLOGUE

libre et aventureuse des héroïnes de séries télévisées ; elle ne veut pas d'un mariage arrangé, d'une vie d'épouse soumise. Sunil, un gamin rachitique de douze ans, voudrait manger à sa faim pour pouvoir grandir. Asha, qui vit près des toilettes publiques, n'a qu'une ambition : elle se battra bec et ongles pour devenir *slumlord* – la première femme à régner sur Annawadi – puis s'élèvera jusqu'à la classe moyenne en tirant parti de la corruption galopante qui gangrène la ville. Sa fille Manju, encore adolescente, vise un but infiniment plus noble : devenir la première habitante du bidonville diplômée de l'université.

Mais le rêve le plus fantasque revient à Une Jambe. Du moins, c'est ce que tout le monde pense. Son unique et durable intérêt réside dans les rapports sexuels extraconjugaux, et pas seulement pour l'argent. L'argent, à la rigueur, les voisins auraient compris. Mais Une Jambe veut transcender la souffrance causée par le sobriquet dont on l'a affublée. Elle veut qu'on la respecte et qu'on la trouve désirable. Les Annawadiens jugent un tel souhait très inconvenant, de la part d'une estropiée.

Abdul, lui, rêve d'une épouse qui ne connaîtrait pas des mots tels que *maquereau* ou *nique ta sœur*, et qui ne serait pas incommodée par son odeur. Et aussi d'une maison quelque part, n'importe où, mais ailleurs qu'à Annawadi. Comme la plupart des habitants du bidonville, il maintient la barre de ses espérances à la hauteur de ses capacités.

Les policiers sont arrivés sur le *maidan* et se dirigent vers sa maison. Ce ne peut être qu'eux : dans le bidonville, personne ne parle avec autant d'assurance.

La famille d'Abdul connaît quelques-uns des flics du commissariat du quartier, juste assez pour les craindre tous. Dès qu'ils apprennent qu'une famille commence à gagner

ANNAWADI

un peu d'argent, ils viennent régulièrement la racketter. Le pire de tous, c'est l'agent Pawar, qui a molesté la petite Deepa, une fillette de la rue qui vend des fleurs près de l'hôtel *Hyatt*. Et la plupart d'entre eux se feraient un plaisir de se moucher le nez dans votre dernier morceau de pain.

Abdul s'est préparé à ce moment précis où la police franchira le seuil de la maison; il s'attend aux hurlements des petits, à un fracas de vaisselle en fer-blanc. Mais les deux hommes se montrent calmes, voire amicaux, en rapportant les faits majeurs. Une Jambe a survécu et, depuis son lit d'hôpital, a lancé de graves accusations : Abdul, sa sœur aînée et leur père l'auraient battue et auraient mis le feu à ses vêtements.

Plus tard, Abdul se souviendra des mots des policiers traversant la paroi de sa remise, avec la lenteur d'un cauchemar fiévreux. Donc sa sœur Kehkashan est accusée, elle aussi. Rien que pour ça, il voudrait qu'Une Jambe soit morte. Et aussitôt il regrette de l'avoir souhaité. Si Une Jambe était morte, la famille serait dans un vrai pétrin.

Être pauvre à Annawadi, ou dans n'importe quel autre bidonville de Mumbai, revient à être toujours coupable de quelque chose. Parfois Abdul achète des bouts de métal volés par les ramasseurs. Il a monté son affaire sans autorisation. Le simple fait de vivre là est illégal, puisque les autorités aéroportuaires veulent le départ des squatteurs. Mais Abdul et sa famille n'ont pas brûlé Une Jambe. Elle a mis elle-même le feu à ses vêtements.

Embarqué par les policiers, le père jure de l'innocence de sa famille, de sa voix essoufflée de tuberculeux.

– Alors, où est ton fils? braille l'un d'eux, juste devant la porte de la remise.

Il n'élève pas le ton pour affirmer son autorité, mais pour se faire entendre par-dessus les lamentations de la mère d'Abdul.

PROLOGUE

Zehrunisa Husain est une vraie fontaine, même en temps normal : pleurnicher, c'est sa façon habituelle d'entamer la conversation. Mais les sanglots des enfants font redoubler ses pleurs. L'amour des petits Husain pour leur père est plus spontané que celui d'Abdul et ils se souviendront du soir où la police est venue le chercher.

Les minutes s'écoulent. Les gémissements faiblissent.

– Votre père sera de retour dans une demi-heure, vous verrez, affirme Zehrunisa d'une voix aiguë et chantante, celle qu'elle prend quand elle ment.

De retour, ces mots redonnent du courage à Abdul. Une fois le père de famille arrêté, la police a apparemment quitté les lieux.

Abdul ne peut écarter l'hypothèse qu'on revienne le chercher. Mais connaissant le faible degré d'énergie des fonctionnaires de police, il y a de fortes chances qu'ils en restent là pour ce soir. Cela lui laisse trois ou quatre heures pendant lesquelles il pourra réfléchir à un plan pour s'enfuir – ce sera toujours plus intelligent que de se tapir au fond de la remise.

Il ne se sent pas complètement dépourvu de témérité. Secrètement il est fier de lui, parce qu'à force de trier les détritiques, ses mains sont devenues des étaux – il pense pouvoir casser une brique en deux, comme Bruce Lee. « Chiche ! » l'a défié une fille devant laquelle il avait eu la mauvaise idée de se vanter. Abdul avait vaguement bredouillé une excuse. Cette histoire de cassage de brique, il veut l'entretenir, pas la tester.

Mirchi, son cadet de deux ans, est bien plus courageux que lui ; à sa place, il ne serait pas resté terré dans la remise. Mirchi adore les films de Bollywood où des hors-la-loi torse nu sautent des fenêtres et courent sur les toits des trains, poursuivis par des policiers qui leur tirent dessus sans jamais

ANNAWADI

les atteindre. Abdul, lui, prend le danger trop au sérieux, dans tous les films. Il repense au soir où il a accompagné un gamin dans une baraque située à environ un kilomètre, pour voir une vidéo piratée. Dans les sous-sols d'un manoir vivait un monstre à la fourrure orange qui se repaissait de chair humaine. À la fin du film, Abdul avait donné vingt roupies au propriétaire pour qu'il le laisse dormir par terre, parce que ses jambes tétanisées ne pouvaient plus le porter.

Même s'il se sent honteux de montrer sa peur aux autres, Abdul pense qu'il serait absurde d'être autrement. Pendant qu'il trie des journaux ou des boîtes de conserve, besogne qui fait davantage appel au toucher qu'à la vue, il observe ses voisins. La routine tue le temps et lui permet d'échafauder des théories, dont l'une prévaut sur toutes les autres. Il lui semble qu'à Annawadi, la chance ne vient pas seulement de ce que les gens font ou ne font pas, mais des accidents ou des catastrophes qu'ils évitent. Une vie décente, c'est le train qui ne vous est pas passé dessus, le *shumlord* que vous n'avez pas offensé, la malaria que vous n'avez pas attrapée. Et, tout en regrettant de ne pas être plus téméraire, Abdul pense qu'il possède une qualité presque aussi précieuse, dans un tel environnement : il est *chaukanna*, vigilant, toujours sur le qui-vive.

« Mes yeux voient dans toutes les directions », a-t-il coutume de dire. Il se croit capable d'anticiper une calamité avant qu'elle lui tombe dessus. Fatima dévorée par les flammes est le premier événement qui l'a pris de court.

Quelle heure peut-il être? Une voisine nommée Cynthia est sortie sur le *maidan*, en hurlant :

– Pourquoi la police n'a pas arrêté toute la famille?

Cynthia est une amie de Fatima. Elle en veut aux Husain depuis que le commerce de déchets de sa propre famille a périclité. Elle rameute le voisinage :

PROLOGUE

– Venez, on va tous au commissariat pour les obliger à venir les chercher!

De l'intérieur de la baraque des Husain, ne sort que le silence.

Dieu merci, Cynthia finit par la fermer. Sa proposition n'a pas provoqué de branle-bas de combat, juste une certaine irritation, parce qu'elle a réveillé tout le quartier. Abdul sent la tension de la nuit se diluer, jusqu'à ce qu'un entrechoquement d'ustensiles le fasse sursauter. Il ne sait plus où il est.

Une lueur dorée filtre à travers les fissures d'une porte qui n'est pas celle de sa remise. Une porte qu'il met une bonne minute à situer. Il est à nouveau en pantalon, allongé sur le sol de la cabane d'un jeune cuisinier musulman, de l'autre côté du terrain vague. Le jour s'est levé. Les bruits de vaisselle proviennent des baraques adjacentes; les femmes préparent les galettes du matin.

Quand et pourquoi a-t-il traversé le *maidan* pour venir jusqu'ici? La panique a laissé un grand blanc dans sa mémoire. Abdul ne saura jamais comment s'est terminée cette nuit. Sa seule certitude, c'est que dans un moment dramatique, exigeant courage et initiative, il est bêtement resté à Annawadi, puis s'est endormi.

Il sait ce qu'il lui reste à faire : trouver sa mère. Ne sachant pas comment fuir, il a besoin de ses conseils.

– Vas-y, conclut Zehrunisa après lui avoir donné ses instructions. File en vitesse.

Abdul attrape une chemise propre et déguerpit. Il traverse le terrain vague, zigzague dans un dédale de baraques, rejoint un chemin caillouteux. D'un côté, le bidonville avec les buffles errant au milieu des ordures. De l'autre, la tour de verre miroitant de l'hôtel *Hyatt*. Sans cesser de courir, il essaie de boutonner sa chemise. Deux cents mètres plus loin, il atteint Airport Road, une grande artère bordée

ANNAWADI

d'allées fleuries, ces jolieses d'une ville qu'il connaît à peine. Il y a même des papillons.

Des papillons... Il cavale comme un fou et déboule devant le terminal. En bas, les arrivées. En haut, les départs. Il opte pour une troisième solution et longe une palissade métallique blanche et bleue, derrière laquelle, dans un boucan d'enfer, des ouvriers creusent au marteau-piqueur les fondations du futur terminal international, nouveau joyau de l'aéroport. Abdul a plusieurs fois tenté de calculer ce que lui rapporterait la vente des panneaux du périmètre de sécurité. Deux plaques d'aluminium volées et revendues : de quoi se reposer pendant un an.

Il poursuit sa course, tourne brusquement à droite au niveau d'un champ de taxis noir et jaune étincelants qui attendent le client sous le soleil déjà brûlant. Nouveau virage à droite dans une allée ombragée par les branches basses d'un arbre. Encore à droite, et Abdul pénètre dans le commissariat de Sahar.

Zehrunisa l'a lu sur son visage : ce garçon est trop angoissé pour se cacher de la police. Elle s'est réveillée avec la peur que les policiers tabassent son mari pour le punir de la fuite d'Abdul. Le fils aîné doit protéger son père malade.

Abdul fera son devoir, et presque avec joie. Ce sont les coupables qui se cachent; lui est innocent et veut voir ce mot imprimé sur son front. Que faire d'autre que de se soumettre aux autorités qui décident de votre sort – à la loi, à la justice? Jusqu'à présent, il n'a pas eu de raisons de leur faire confiance. À partir de maintenant, il va essayer.

Un policier sanglé dans un uniforme kaki à épauettes est avachi derrière un bureau de métal gris. À la vue d'Abdul, il se lève, surpris. Sa moustache cache de grosses lèvres de poisson. Plus tard, Abdul se souviendra de la façon dont elles s'étaient légèrement entrouvertes, avant de s'étirer pour sourire.

PREMIÈRE PARTIE

CEUX D'EN BAS

Tout le monde, à Annawadi, dit : « Oh, mon fils, j'en ferai un médecin, un avocat, et nous serons riches grâce à lui. » C'est de la vanité, rien de plus.

Ta barque vogue vers l'ouest, et tu te félicites :

« Quel bon navigateur je fais! »

Et puis le vent se lève et te pousse vers l'est.

Karam Husain,
le père d'Abdul

1

Annawadi

Laissons de côté le moment où Bouche de poisson rencontre Abdul au commissariat et rembobinons le film : Abdul court à reculons de l'aéroport jusque chez lui. Des flammes enveloppent une femme handicapée vêtue d'une tunique à fleurs roses, et s'amenuisent jusqu'à redevenir une boîte d'allumettes posée sur le sol. Observons Fatima, quelques minutes plus tôt, dansant sur ses béquilles au rythme d'une chanson d'amour braillarde, ses traits délicats encore intacts. Remontons encore le temps de sept mois et arrêtons-nous à un jour ordinaire de janvier 2008, au cours d'un hiver qui s'annonce aussi prometteur que les précédents, depuis que ce bidonville a éclos dans la plus grande ville d'un pays qui compte un tiers des pauvres de la planète. Un pays auquel le développement économique et les flux de capitaux donnent désormais le tournis.

L'aube est venteuse, comme souvent en janvier, le mois où les nez coulent et où les cerfs-volants s'accrochent aux arbres. L'espace manquant pour coucher tout le monde dans la cahute, Abdul dort dehors à même le sol sur le *maidan*, depuis des années. Sa mère enjambe avec précaution l'un des petits, puis un autre, et se plie en deux pour crier à l'oreille de son aîné :

ANNAWADI

– Réveille-toi, bougre d'âne ! Tu crois que le travail rêve, lui ?

Zehrunisa, superstitieuse, a remarqué que certaines des journées les plus rentables pour la famille ont été celles où elle avait abreuvé Abdul d'injures, au réveil. Le revenu du mois de janvier étant essentiel au dernier projet des Husain de quitter Annawadi, elle a décidé de faire de cette pluie d'invectives une habitude quotidienne.

Abdul se lève sans trop ronchonner, sa mère étant la seule personne de la famille autorisée à râler. Et puis c'est une heure paisible, celle où il déteste le moins Annawadi. Le soleil pâle teinte la surface du lac d'un miroitement argenté et les cris des perroquets qui nichent de l'autre côté couvrent encore le bruit des moteurs d'avions. Devant leurs cahutes, dont certaines sont consolidées par du gros ruban adhésif ou par des cordes, les voisins se débarbouillent discrètement avec des chiffons humides. Des gamins portant leur cravate d'écolier emplissent des seaux d'eau aux robinets. Une queue léthargique s'étire jusqu'à la bâtisse orangée des latrines publiques. Même les pupilles des chèvres sont encore ensommeillées. C'est l'heure de l'intime, du familial, avant le début de la grande chasse aux petits trésors.

Un par un, les ouvriers du bâtiment se dirigent vers une intersection bondée où les contremaîtres viennent choisir les journaliers. Des fillettes commencent à tresser des guirlandes de soucis jaunes et orangés qui seront vendues le long d'Airport Road. De vieilles femmes cousent des pièces de tissu sur des couvre-lits de coton rose et bleu pour une entreprise qui les paie à la tâche. Dans la fournaise d'une petite usine de moulage de plastique, des ouvriers, torse nu, actionnent la manivelle d'une presse qui transformera des perles colorées en colifichets destinés à être accrochés aux rétroviseurs. Ils n'imaginent pas que des gens, quelque part,

ANNAWADI

puissent acheter des canards hilares ou des chats roses avec des colliers brillants.

Pour Abdul, le moment est venu de trier les déchets qui lui rapporteront l'argent des quinze prochains jours. Il s'accroupit; sa chemise tachée remonte sur ses vertèbres saillantes.

En général, son attitude vis-à-vis de ses voisins se résume à ceci : « Plus je te connais, plus je vais te détester et plus tu me détesteras. Donc, restons-en là. » Mais parfois, concentré sur son tri, il imagine des compagnons besognant à ses côtés.

Annawadi se situe à deux cents mètres de Sahar Airport Road, zone où se heurtent modernité et tradition. Au volant de leur 4×4, des automobilistes klaxonnent furieusement chaque fois qu'un livreur à bicyclette leur coupe la route en quittant l'échoppe d'un marchand de poules, des montagnes de plaques d'œufs arrimées au porte-bagages. Annawadi ne diffère en rien des autres bidonvilles de Mumbai : des baraques presque toutes de guingois, quelques-unes un peu moins, qui paraissent presque droites. Les égouts à ciel ouvert et les maladies sont la normalité.

Les premiers arrivants se sont installés en 1991 : une équipe d'ouvriers transportés en camion du Tamil Nadu jusqu'à Mumbai pour réparer une piste d'atterrissage de l'aéroport international. Une fois les travaux achevés, ils ont décidé de rester près de l'aéroport et de ses alléchantes possibilités de construction. Dans un secteur où l'espace vacant se fait rare, ils ont choisi, faute de mieux, cette lande de broussailles gorgée d'eau et infestée de serpents.

L'emplacement, jugé par beaucoup inhabitable, car trop marécageux, n'a pourtant pas dissuadé les Tamouls de retrousser leurs manches. Après avoir arraché les buissons

ANNAWADI

qui abritaient les serpents, ils ont déversé sur la boue des sacs de terre pelletée dans des endroits plus secs, si bien qu'au bout d'un mois, les piquets de bambou qu'ils fichaient dans le sol ont fini par tenir debout. Des sacs de ciment vides ouverts en deux, tendus entre les bambous, leur servaient d'abri. Les habitants des taudis voisins ont baptisé l'endroit Annawadi – la terre des Anna –, mot tamoul signifiant « frère aîné ». Mais d'autres termes, bien moins respectueux, étaient monnaie courante pour désigner ces migrants. Seuls ceux qui les avaient vus suer sang et eau pour transformer une tourbière en terrain à peu près stable éprouvaient un certain respect pour leur travail.

Dix-sept ans après l'arrivée des premiers squatteurs, aucun habitant du bidonville, ou presque, n'est plus considéré comme indigent, selon les critères officiels. Disons plutôt qu'ils font partie des cent millions d'Indiens à s'être hissés au-dessus du seuil de pauvreté depuis 1991, année où le gouvernement central a décidé d'adopter une politique de libéralisme économique. Les Annawadiens ont donc été les héros du roman à succès le plus passionnant de l'histoire moderne du capitalisme mondialisé, un roman qui continue de s'écrire au jour le jour.

Pourtant, seuls six des trois mille résidents possèdent un emploi permanent. Les autres, comme 85 % des travailleurs indiens, participent à une économie informelle, inorganisée. Et quelques-uns d'entre eux piègent des rats et des grenouilles qu'ils font frire pour leur dîner. Certains mangent l'herbe qui pousse au bord du cloaque. Ces pauvres diables contribuent à donner à ceux de leurs voisins qui ne mangent ni rats frits ni herbe contaminée, un sens aigu de leur propre ascension sociale.

L'aéroport et les hôtels jettent leurs rebus pendant l'hiver, au plus fort de la saison touristique et à l'occasion

ANNAWADI

des mariages de la haute société, dont les dépenses somptuaires, au cours de cette année 2008, reflètent les tendances d'un marché boursier florissant. Plus lucrative encore pour Abdul, la frénésie de construction qui s'est emparée des Chinois avant les Jeux olympiques de Pékin a fait grimper le cours de la ferraille dans le monde entier. Une époque bénie pour un négociant en déchets recyclables. Ce n'est pas l'expression utilisée par les passants pour qualifier Abdul. Certains l'appellent Poubelle, tout simplement.

Ce matin, tout en triant des vis et des clous, il garde un œil sur les chèvres d'Annawadi, qui aiment l'odeur des fonds de bouteilles et le goût de la colle des étiquettes. En général, Abdul les laisse fouiner autour de lui, mais ces derniers temps, elles lâchent des jets de merde liquide, une vraie plaie.

Le troupeau appartient à un musulman qui a fait de sa cahute un bordel ; il est persuadé que ses putains font toutes semblant d'être malades. Afin de diversifier ses sources de revenus, il élève des chèvres pour les vendre au moment du sacrifice de l'Aïd, jour marquant la fin du Ramadan. Mais les biquettes se révèlent aussi mal en point que les filles. Sur vingt-deux, douze sont déjà mortes, et les survivantes souffrent d'effroyables diarrhées. Pour le patron du bordel, les responsables sont ceux qui distillent l'eau-de-vie locale, des Tamouls qu'il accuse de pratiquer la magie noire. D'autres soupçonnent l'eau putride du lac, où le troupeau va s'abreuver.

Tard le soir, les entreprises chargées de la modernisation de l'aéroport y déchargent leurs gravats. Les Annawadiens y jettent aussi n'importe quoi : récemment on a retrouvé les carcasses des douze chèvres en décomposition. Les cochons et les chiens qui dorment aux abords de cette soupe

ANNAWADI

immonde en ressortent avec le ventre bleu. Certaines créatures survivent dans le lac, et pas seulement les moustiques vecteurs de malaria. Le matin, un pêcheur s'enfonce dans l'eau, repoussant d'une main sacs plastique et paquets de cigarettes, tandis que de l'autre, il écume la surface à l'aide d'un filet. Il apportera sa prise du jour au marché de Marol ; elle sera broyée pour être transformée en huile de poisson, un produit diététique nouvellement prisé par les Occidentaux.

En se relevant pour soulager la crampe qui lui enserre le mollet, Abdul est surpris de voir le ciel strié de filets brunâtres ; à travers la brume de pollution, le soleil annonce la fin de l'après-midi. Quand il trie, il perd la notion du temps. Ses petites sœurs jouent avec les filles de Fatima sur un fauteuil roulant bricolé, une vieille chaise de jardin en plastique flanquée de roues de bicyclette rouillées. Mirchi, rentré du collège, est vautré devant le seuil de la maison, un livre de mathématiques ouvert sur les genoux.

Il guette impatiemment l'arrivée de son meilleur ami, Rahul, un petit voisin hindou devenu ce mois-ci la célébrité d'Annawadi. Rahul a réalisé le rêve de Mirchi : franchir la frontière qui sépare le monde du bidonville de celui des riches.

La mère de Rahul, Asha, est institutrice de classe maternelle. Grâce à de mystérieuses relations avec les politiciens locaux et la police, elle est parvenue à faire embaucher son fils pour quelques soirées d'intérim à l'hôtel *Intercontinental*, de l'autre côté du lac. Rahul, un garçon au visage rond et aux dents plantées de travers, élève de troisième comme Mirchi, a donc pu voir en direct l'opulence de Mumbai-la-riche.

Le voilà justement qui arrive, affublé d'une tenue acquise grâce à l'argent rapporté par ce coup de chance

ANNAWADI

miraculeux : bermuda tombant sur les hanches, avec une boucle de ceinture ovale et brillante, qui possède une valeur de recyclage prometteuse, et bonnet de laine rabattu jusqu'aux yeux. « Style hip-hop », affirme Rahul. La veille, on avait célébré le soixantième anniversaire de l'assassinat du Mahatma Gandhi; autrefois, l'élite indienne jugeait de fort mauvais goût de faire de ce jour férié l'occasion de grandes festivités. Mais les temps ont changé. Rahul sait que Mirchi va savourer chaque petit détail de sa délirante soirée de travail à l'*Intercontinental*.

– Je te jure que je mens pas, annonce-t-il avec un sourire jusqu'aux oreilles. Dans le hall, de mon côté, imagine cinq cents nanas à moitié déshabillées – comme si elles avaient oublié de mettre leur *salwar* avant de sortir!

– Aaah, j'aurais voulu voir ça! Raconte! Il y avait des gens connus ?

– Tu parles, toutes les stars de Bollywood étaient là, dans la zone VIP, derrière une barrière. Même John Abraham¹ est passé tout près de moi, dans un long manteau noir. Et il a fumé sa cigarette sous mon nez! J'ai cru voir Bipasha, mais j'en suis pas sûr, parce que si le patron te surprend en train de mater les invités, t'es viré et il garde ton salaire. Ils nous l'ont répété vingt fois avant le début de la soirée, comme si on était débiles. Toi, tu dois garder les yeux rivés sur les tables et le tapis. Quand tu repères une assiette ou une serviette sale, tu vas tout de suite la jeter dans l'arrière-cuisine. T'aurais vu le grand salon! D'abord, on a étalé un tapis blanc, tellement épais que tu t'enfonces dedans. Après, ils ont allumé des petites bougies blanches, on s'est retrouvés comme dans une discothèque, et puis le chef cuisinier a apporté deux énormes glaces à la crème en forme de dauphins. Il avait mis des cerises à la place des yeux...

1. Mannequin et acteur indien, compagnon à l'époque de la célèbre actrice Bipasha Basu. (Toutes les notes sont de la traductrice)

ANNAWADI

– Hé, oublie les poissons et parle-moi plutôt des filles ! proteste Mirchi. Quand elles s’habillent comme ça, c’est pour que tu les mates...

– Non, sérieux, tu peux pas regarder. Même pas un coup d’œil dans les W.-C. des riches. Sinon les types de la sécurité te jettent dehors. Mais les toilettes des employés sont bien, aussi. Tu as le choix entre l’indienne et l’américaine.

Rahul, qui a la fibre patriotique, avait pissé dans l’indienne, une simple rigole à même le carrelage.

D’autres ramasseurs viennent les rejoindre devant la cahute des Husain. Ils aiment parler des hôtels et des choses dégoûtantes supposées s’y passer. L’un d’eux, un jeune au cerveau embrouillé par la drogue, se met à apostropher directement les hôtels :

– Je sais que t’essaies de me tuer, espèce d’enfoiré de *Hyatt* !

Mais le récit de Rahul a une valeur spéciale à leurs yeux, parce qu’il ne ment pas, ou seulement de temps en temps. Et comme c’est un garçon plutôt rieur et sympathique, les autres ne jalourent pas ses privilèges.

Rahul, fair-play, concède qu’il n’est rien comparé aux employés réguliers de l’*Intercontinental*. La plupart des serveurs ont fait des études, ils sont grands, ils ont le teint clair. Leurs téléphones portables sont si étincelants qu’ils peuvent s’y mirer et s’y recoiffer. Certains se sont moqués de son ongle du pouce, très long et peint en bleu, signe de virilité à Annawadi. Rahul s’est donc coupé l’ongle, mais après ils ont raillé sa façon de parler. Le terme de respect utilisé par les Annawadiens pour s’adresser à un homme riche, *sa’ab*, n’est pas approprié dans les beaux quartiers.

– Les serveurs disent que ça fait racaille. Il faut dire *sir*.

– *Sirrrrrr*, reprend un gamin en roulant le *r*.

Les autres l’imitent en rigolant.

ANNAWADI

Ils se tiennent serrés, bien qu'il y ait de l'espace sur le *maidan*. Pour des gens qui dorment à l'étroit – ton pied sur ma figure, ma jambe sur ton bras –, le contact des peaux est une habitude, par nécessité. En passant près d'eux, Abdul perd une brassée d'étiquettes de valises déchirées et court après celles qui s'envolent. Ils ne lui prêtent aucune attention. Abdul n'est pas bavard, et quand il ouvre la bouche, on dirait qu'il vient de passer des semaines à réfléchir pour pas grand-chose. Il pourrait avoir un ami ou deux s'il savait raconter une bonne histoire.

Une fois, il a essayé de se rattraper en inventant une fable : il était entré dans l'hôtel *Intercontinental*, un jour où l'on y tournait un film qui s'appelait *Welcome*, et il avait vu Katrina Kaif toute vêtue de blanc. Un bien piètre mensonge. Rahul ne s'y était pas laissé prendre. Mais ce qu'il vient d'entendre permettra à Abdul de mieux étayer ses futurs bobards.

Le petit Népalais demande à Rahul de lui décrire les femmes riches. Entre deux lattes de la palissade qui entoure l'hôtel, il en a aperçu plusieurs qui attendaient leur chauffeur en fumant « pas une cigarette, mais beaucoup ».

– De quels villages elles viennent, d'après toi ?

– Écoute, andouille, lui dit gentiment Rahul, les Blancs viennent de pays différents. T'es un vrai bouseux si tu sais pas un truc aussi évident.

– De quels pays ? L'Amérique ?

Rahul ne sait pas.

– Il y a aussi des tas de clients indiens dans ces hôtels, ça, je peux te le garantir.

Des Indiens « en bonne santé », c'est-à-dire gros et gras, contrairement aux maigrichons, comme le petit Népalais et la plupart des enfants d'Annawadi.

Le premier intérim de Rahul, c'était pour le réveillon du Jour de l'an, à l'*Intercontinental*. Les fêtes du Nouvel An

ANNAWADI

organisées par les hôtels de luxe de Mumbai sont renommées ; les ramasseurs reviennent souvent à Annawadi les bras chargés de brochures de voyages.

Venez fêter 2008 en beauté au *Royal Méridien* ! Promenez-vous dans les rues de Paris, capitale de l'art, de la musique et de la bonne chère ! Enivrez-vous de spectacles éblouissants ! Réservez vos billets et bon voyage ! 12 000 roupies pour un couple, champagne compris.

Les recycleurs paient ces publicités imprimées sur papier glacé deux roupies le kilo.

Rahul a été déçu par les rituels des riches, le soir du Nouvel An. « Des crétins », telle est sa conclusion.

– Ils boivent, ils dansent, ils font des trucs idiots, comme les gens d'ici le font tous les soirs. Les clients deviennent bizarres quand ils ont bu. Par exemple, hier soir, il y avait un type plutôt beau gosse, avec un costume à rayures très chic. Complètement bourré. Il a commencé à enfourner des petits pains dans les poches de son pantalon et de sa veste. Et puis il en a mis directement dans son pantalon. Bien sûr, les pains sont tombés par terre. Il a rampé sous la table pour les récupérer. Un serveur m'a dit que le gars avait dû crever de faim, dans une autre vie ; le whisky a sans doute fait remonter des souvenirs. Je vous jure que quand je serai assez riche pour me payer une chambre dans un palace, je ne passerai pas pour un tocard !

Mirchi éclate de rire, et pose la question qui leur brûle la langue à tous :

– Et comment comptez-vous vous y prendre, *sirrrrrr*, pour vous faire servir dans cet hôtel ?

Rahul ne répond pas. Il s'éloigne, attiré par un cerf-volant de plastique vert coincé en haut du pipal qui se dresse à

ANNAWADI

l'entrée du bidonville. Il paraît cassé, mais une fois l'armature redressée, Rahul pourrait le revendre deux roupies. Il lui faut juste le récupérer avant que les autres aient la même idée.

Rahul a hérité de l'esprit d'entreprise de sa mère, Asha, une femme qui fait un peu peur aux parents d'Abdul. C'est une inconditionnelle du Shiv Shena, parti ultraconservateur dominé par les hindous du Maharashtra. Alors que la population du grand Mumbai approche les vingt millions, la course à l'emploi et au logement devient plus féroce que jamais. Le Shiv Shena accuse les migrants des autres États de profiter des opportunités qui devraient selon lui revenir de droit aux habitants du Maharashtra. (Son fondateur, Bal Thackeray¹, ne cachait pas sa tendresse pour le programme d'épuration ethnique des nazis.) Son mot d'ordre actuel est de purger Mumbai de tous les migrants venus des États pauvres du Nord. L'hostilité ancestrale du parti envers la minorité musulmane se radicalise, ce qui rend la famille d'Abdul, musulmans originaires de l'Uttar Pradesh, suspecte à double titre aux yeux de ses partisans.

L'amitié qui lie Rahul et Mirchi transcende le conflit ethnico-religieux. Parfois Mirchi lève le poing et hurle le slogan du Shiv Shena, « Jai Maharashtra ! », juste pour faire rire son copain. Les deux collégiens commencent même à se ressembler, avec leur frange qu'ils laissent pendre en longues mèches sur le front et qu'ils repoussent en arrière à la manière de leur acteur fétiche, Ajay Devgan.

Abdul envie leur intimité. Lui aussi a un ami, si l'on peut dire, un gamin de la rue âgé d'une quinzaine d'années,

1. Le 17 novembre 2012, jour de la mort, à 86 ans, de ce leader nationaliste d'extrême droite, les magasins ont tiré le rideau et les rues de Mumbai se sont vidées. La plupart des commerçants ont été contraints d'observer le deuil.

ANNAWADI

Kalu, qui fouille les conteneurs de recyclage dans l'enceinte de l'aéroport. Mais Kalu opère la nuit, pendant qu'Abdul dort, et ils n'ont plus tellement l'occasion de se parler.

C'est pour son jeune frère Lallu, deux ans, qu'Abdul éprouve le plus d'affection. D'ailleurs, il commence à se poser des questions ; à force d'écouter les chansons d'amour des films bollywoodiens, il en est arrivé à la conclusion qu'il est né avec un cœur trop petit. Il n'a jamais passionnément rêvé d'une fille et, s'il est sûr d'aimer sa mère, il ne s'agit pas d'un amour débordant. Mais parfois les larmes lui montent aux yeux à la vue des traces de morsures de rat infectées sur les joues et la nuque de Lallu, un petit bout aussi intrépide qu'Abdul est froussard.

Que faire contre les rats ? Quand la remise est pleine à craquer, comme cela arrive pendant les mois d'hiver, la famille empile les détritrus dans la cahute, et les rongeurs rappliquent. Mais si Abdul laisse ses déchets dehors, ils sont tout de suite volés, et il n'a pas envie de payer deux fois la même marchandise.

À trois heures de l'après-midi, Abdul s'attaque aux capsules de bouteilles, ce qu'il y a de pire dans le triage. Certaines sont doublées d'un revêtement intérieur de plastique, qu'il faut arracher pour que les capsules puissent rejoindre le tas d'aluminium. Les poubelles des riches sont chaque année plus compliquées à trier. On y trouve des matériaux hybrides, des impuretés, du toc. Des planches que l'on croit en bois sont en réalité moulées dans de la résine de synthèse. Dans quelle catégorie classer un loofah¹ ? Les recycleurs exigent des déchets parfaitement purs, triés par matériau.

1. Gant de massage composé de fibres naturelles issues des restes de séchage d'un concombre exotique.

ANNAWADI

Sa mère, accroupie à ses côtés, frotte une pile de vêtements sales et trempés à l'aide d'une pierre. Elle jette un regard mauvais à Mirchi, qui somnole devant la porte.

– Alors, déjà les vacances ?

Mirchi étudie dans un collège privé où l'enseignement se fait en ourdou. Zehrunisa espère qu'il réussira sa troisième ; la famille doit payer les frais de scolarité, qui s'élèvent à trois cents roupies par an, car les bourses aux plus démunis ne font pas partie des priorités du gouvernement. Au collège municipal gratuit situé près de l'aéroport, le niveau d'étude s'arrête à la quatrième et les profs font souvent l'école buissonnière.

– Tu fais tes devoirs ou tu viens aider ton frère !

Mirchi jette un coup d'œil à la montagne de capsules et replonge dans son livre de maths.

Depuis quelque temps, Mirchi est déprimé à la seule vue d'un tas d'objets recyclables, un sentiment qu'Abdul partage, mais qu'il s'efforce de réprimer. Comme ses parents, il garde espoir : quand son cadet aura terminé ses études et qu'il cherchera du travail, son esprit et son charme l'emporteront peut-être sur le handicap d'être né musulman. Même si on dit que Mumbai est une capitale cosmopolite, où le mérite compte davantage que dans d'autres villes indiennes, les musulmans sont encore exclus des meilleurs postes, y compris dans les hôtels de luxe où Mirchi rêve de travailler.

Abdul juge normal que, dans une ville polyglotte, les gens se répartissent par affinités, comme lui-même classe ses déchets par catégories. Qui se ressemble s'assemble. Mumbai étant trop peuplée pour que chacun y trouve un emploi, pourquoi un hindou de la caste Kunbi embaucherait-il un musulman issu d'une famille de trieurs d'ordures plutôt qu'un hindou de la même caste ? Mirchi, lui, affirme que tout le monde se mélange maintenant, que les vieux préjugés

ANNAWADI

s'émoussent, et que si Abdul ne s'en aperçoit pas, c'est qu'il passe ses journées la tête dans ses ordures.

Abdul travaille aussi vite qu'il le peut, pour finir avant le crépuscule : après, des gamins hindous costauds viennent jouer au cricket sur le *maidan* et envoient leurs balles sur ses piles de détritux, quand ils ne visent pas sa tête. Même si sa stratégie d'évitement est mise à rude épreuve, jusqu'à présent Abdul ne s'est vraiment bagarré qu'une seule fois, contre deux gamins de dix ans qui piétinaient l'un de ses frères. Les joueurs de cricket viennent d'envoyer à l'hôpital un petit musulman : ils lui ont fracassé le crâne à coups de batte.

Tout là-haut, au-dessus d'Abdul, Rahul crapahute sur une branche d'arbre, tentant de libérer un second cerf-volant, qu'il espère aussi revendre. Le feuillage est d'un gris crayeux, à cause de la poussière de la cimenterie voisine. On n'en meurt pas, assurent les anciens, quand de nouveaux venus aux yeux rougis s'inquiètent de cette purée de pois. Pourtant les gens semblent bien s'éteindre à petit feu : asthme non traité, obstruction des bronches, tuberculose. Le père d'Abdul, entre deux quintes de toux, trouve les mots justes qui mettent du baume au cœur. La cimenterie et les chantiers de construction fournissent toujours plus de travail à cette ville-champignon qui pousse près de l'aéroport. Des poumons bousillés sont le prix à payer pour vivre près du progrès.

À six heures du soir, Abdul se redresse enfin, triomphant. Dans sa course contre la montre, il a battu les joueurs de cricket et contemple quatorze gros sacs de déchets recyclables soigneusement triés. De la fumée s'échappe des hôtels environnants – c'est l'heure des fumigènes antimoustiques. Abdul et deux de ses frères hissent les sacs sur leurs épaules et les jettent sur la banquette verdâtre d'un

ANNAWADI

vieux triporteur. Cet engin, trésor de la famille Husain, permet à Abdul d'apporter les objets triés aux recycleurs. À présent, direction Airport Road et son opéra cacophonique de klaxons.

Vélos, bus, scooters, 4×4, piétons par milliers : Abdul met plus d'une heure pour parcourir quatre kilomètres, à cause d'un embouteillage monstrueux à la hauteur des jardins de l'hôtel *Leela*. Au carrefour, des berlines de marque européenne en attente de révision stationnent devant un garage qui s'appelle « Le spa de la voiture ». On construit là un tronçon du premier métro de Mumbai; il viendra délester le trafic du nouveau pont autoroutier qui s'élève peu à peu au-dessus d'Airport Road. Coincé dans les bouchons, Abdul craint un moment la panne d'essence, mais dans les dernières lueurs grisâtres du jour, son triporteur poussif finit par arriver à Saki Naka, un bidonville de plusieurs hectares où sont implantées, parmi les taudis, des fonderies et des unités de broyage des matières plastiques. Leurs propriétaires sont vêtus de *kurtas* blanches amidonnées, pour bien montrer la distance qui les sépare de la saleté de leur métier. Les ouvriers, eux, ont le visage noirci par la poussière de charbon et les poumons encrassés par l'inhalation quotidienne de limaille de fer. Quelques semaines plus tôt, Abdul a vu un garçon se faire trancher la main tout net en poussant du plastique dans l'une des broyeuses. Les yeux du gamin s'étaient emplis de larmes, mais il n'avait pas crié. Il était resté là, à contempler son moignon sanguinolent, comprenant qu'il venait de perdre son gagne-pain, et s'excusant auprès de son employeur, l'homme à la *kurta* blanche.

– Désolé, *sa'ab*, je dirai rien. Je vous causerai pas d'ennuis.

Mirchi aura beau discourir sur le progrès, en Inde chacun doit rester à sa place; rêver d'un autre monde semble un

ANNAWADI

passe-temps puéril aux yeux d'Abdul, comme essayer d'écrire son nom dans un bol de *kulfi* fondu. Destiné dès sa naissance à trier des ordures, un métier stigmatisé, il se tue au travail et commence à en récolter les fruits. Il a bien l'intention de rentrer chez lui avec ses deux mains et de l'argent plein les poches. Son estimation de la valeur de ses déchets s'avère correcte. La grande quantité d'objets à recycler pendant la haute saison, conjuguée à un marché mondial florissant, a rapporté à la famille Husain un revenu bien supérieur à celui des autres résidents d'Annawadi. Abdul a gagné environ cinq cents roupies (onze dollars) par jour – suffisamment pour relancer le projet qui inspire à sa mère ses jurons matinaux. Même les plus petits des Husain savent qu'il ne faut surtout pas en parler.

Car avec cet apport d'argent, ajouté aux économies de l'année précédente, ses parents vont pouvoir verser un acompte pour l'achat d'un lopin de mille mètres carrés, à Vasai, un paisible lotissement de la banlieue de Mumbai, où vit une majorité de recycleurs musulmans. Si la vie et les marchés mondiaux continuent à leur être favorables, les Husain seront bientôt propriétaires. Abdul est presque sûr que là-bas personne ne l'appellera plus Poubelle.

Table

Prologue – <i>Au milieu des roses</i>	9
---	---

PREMIÈRE PARTIE – CEUX D’EN BAS

1. Annawadi	27
2. Asha	43
3. Sunil	61
4. Manju.....	85

DEUXIÈME PARTIE – RÉACTIONS EN CHAÎNE

5. La maison fantôme.....	109
6. Le trou qu’elle appelle la fenêtre.....	125
7. Lambeaux	141
8. Le Maître	161

TROISIÈME PARTIE – UN BRIN DE FOLIE

9. Effet Marquee	181
10. Perroquets capturés et vendus	199
11. Vrai sommeil	215

ANNAWADI

QUATRIÈME PARTIE – LE TOUT POUR LE TOUT

12. Neuf nuits de danse	227
13. Quelque chose de brillant	243
14. Le procès	255
15. Glace	269
16. Noir et blanc	279
17. Une école, un hôpital et un terrain de cricket...	293
Note de l’auteur	307
Remerciements.....	317

CET OUVRAGE
A ÉTÉ TRANSCODÉ
ET ACHEVÉ D’IMPRIMER
PAR L’IMPRIMERIE CPI – FIRMIN DIDOT
AU MESNIL-SUR-L’ESTRÉE EN AOÛT 2013

Dépôt légal : septembre 2013
N° d’impression : 118626

Imprimé en France